

LES MIROIRS

De tous les objets qui nous entourent, les miroirs sont parmi les plus fascinants. Ils sont ce qui médite (*speculum* = miroir). Saint Paul dit que les créatures sont des miroirs qui réfléchissent Dieu. L'empirisme radical croit que l'intellect réfléchit la nature. La critique kantienne est une révolte anti-spéculative contre le miroir, mais d'après Hegel le flux de la réalité est encore un jeu continu de reflets de miroirs disposés selon des angles dialectiques. Et Wittgenstein pense que le langage et la réalité sont deux miroirs accrochés aux murs opposés d'une pièce vide et se reflétant l'un l'autre. En fait, les miroirs sont souvent les modèles de la pensée philosophique ; ce qui prouve la fascination qu'ils exercent. Mais on peut aussi voir une rétroaction en ceci que les miroirs fascinent la pensée parce qu'ils sont les instruments qui prennent la pensée pour modèle. Ainsi, l'homme s'imitait-il lui-même d'abord en ses instruments qu'il imite ensuite en essayant de se comprendre.

Un des aspects de l'intérêt traditionnel pour les miroirs est que la manière dont ils réfléchissent dépend de la forme de leur surface. Les miroirs plans réfléchissent différemment des convexes ou des concaves, et l'on sait la façon curieuse qu'ont les miroirs ondulants de refléter les alentours. Pour des raisons pas très évidentes, les hommes d'aujourd'hui semblent d'accord sur le fait que les surfaces planes reflètent leur environnement plus « réellement » que les autres. Ils s'accordent à penser que d'autres types de surfaces déforment d'une certaine façon ce qu'elles reflètent et que leur réflexion est fantastique et « subjective ». On peut trouver la raison de cette préférence dans la philosophie et la géométrie cartésiennes et elle est certainement caractéristique de la science traditionnelle. Certainement cette préférence pour la plane et le plat (qu'on peut appeler « le sens commun ») est aussi caractéristique de la politique et de l'art à partir du Moyen Age, en bref de la pensée bourgeoise. Mais il existe maintenant une tendance grandissante (dans la science et ailleurs) à penser que la distinction entre miroirs normaux et anormaux n'a pas beaucoup de sens (en raison de l'absence de normes). On en vient à admettre que toutes les formes de réflexion se valent. Aussi

l'intérêt traditionnel dans la forme des miroirs tend-il à diminuer.

Aujourd'hui, un autre aspect du miroir devient plus intéressant. C'en est la face habituellement cachée. On sait que le réflectif des miroirs est dû au nitrate d'argent qui recouvre leur dos. Et c'est cela qui nous intéresse. Autrement dit, nous nous intéressons davantage à la possibilité de la réflexion qu'à son fonctionnement. Appelons cela, si l'on veut, un retour de l'épistémologie à son « autre côté ». Ainsi peut-on observer en de nombreux domaines la tentative révolutionnaire de tourner autour des miroirs. Elle est révolutionnaire, sans nul doute, non seulement parce que l'on tourne autour, mais aussi parce qu'on n'est pas censé voir l'autre côté du miroir. Il y a dans ce geste quelque chose d'interdit (pour ne pas dire de blasphématoire).

Essayons donc de retourner le miroir. Mais auparavant, jetons un dernier coup d'œil dans le miroir. Pourquoi ? D'abord pour voir qui observe le miroir. Ensuite, c'est ce pourquoi les miroirs sont faits. Pour montrer qui je suis *hic et nunc*, quel masque je porte. Et pour m'aider à ajuster ce masque un peu mieux. Ou, en quelques occasions rares et extrêmes, pour m'aider à ôter ce masque et à essayer de voir ce qu'il y a derrière. Un regard rapide dans le miroir me montre le masque de celui qui s'arrête à tourner autour du miroir. C'est un masque souriant, mais il ne semble pas m'aller très bien, aussi l'ajusté-je rapidement. Maintenant je peux le faire.

J'ai retourné le miroir. Je contemple une couche de nitrate d'argent opaque, gris et sans grand intérêt. En fait, pendant que je le regarde, je peux dire que je ne vois rien. Et je sais que c'est ce rien qui permet au miroir d'avoir des réflexions sur son autre face. Pour parler comme saint Paul, que c'est ce rien qui permet aux créatures de refléter Dieu. Ce rien qui, selon l'empirisme, permet à l'esprit de refléter le monde. Ce rien qui, pour parler comme Hegel, permet à l'histoire d'avancer dialectiquement vers la plénitude de l'être. Ce rien, que, d'une certaine façon, Wittgenstein prend comme point de départ. Cette découverte me fait trembler. Naturellement ce n'est pas du tout une découverte : on ne peut découvrir rien et tout le monde sait cela.

Cependant, maintenant que j'ai retourné le miroir et que je considère le concret, je tremble. Pas parce que ce rien est mystérieux, mais exactement pour la raison opposée. Parce qu'il est si plat, si dénué d'intérêt, si profane, pour employer le mot juste.

Bien sûr, je peux méditer même sur le nitrate d'argent. Je peux moi-même devenir miroir et lui faire face. Un miroir de second ordre. Je peux procéder ainsi : c'est le rien du nitrate d'argent qui fait du miroir ce qu'il est : un objet opposé à son environnement. Dans son contexte, sa position grâce au nitrate est une opposition. Elle nie toutes les positions. Il ne peut y avoir de réflexion positive. Tous les énoncés du miroir sont négatifs. L'analyse logique peut le démontrer. Elle montre que tous les énoncés de la pensée (la façon dont l'homme reflète le monde) peuvent être réduits formellement, s'ils sont convenablement analysés, à des énoncés négatifs. (Un énoncé apparemment positif est fondamentalement une double négation. Mais un énoncé apparemment positif ne peut jamais être réduit à une double position). Il n'y a donc pas lieu d'être surpris du fait que le rien du nitrate d'argent soit au fond de toute réflexion. C'est ma réflexion dans le nitrate d'argent que je vois quand je retourne le miroir. Mais naturellement, ma réflexion a son propre nitrate d'argent au fond.

Cette sorte de profanation dans cette façon de retourner les miroirs présente un certain danger. Le danger de rendre l'inintéressant nitrate d'argent intéressant par la réflexion. Ainsi « la mort de Dieu » peut devenir la base d'une nouvelle théologie et d'une nouvelle religion. Cette analyse formelle peut devenir la base d'une nouvelle ontologie et d'une nouvelle prise de position. Le structuralisme (qui est, à sa manière, le résultat du retournement existentialiste des miroirs) peut devenir la source d'une nouvelle épistémologie et d'une nouvelle méthode scientifique. La théorie du jeu (qui est, d'une certaine façon, le résultat du retournement cybernétique des miroirs) peut devenir la source d'une nouvelle espèce de théorie des décisions. Et l'on peut sentir encore mieux ce danger dans le domaine de l'art, où le retournement des miroirs (le refus du reflet, des aspects sémantiques de l'œuvre peut devenir la source d'une nouvelle « recherche de signification ». C'est un danger parce que, alors qu'on admet l'inintéressant, le fait qu'il n'y ait rien derrière la ré-

flexion le nie dans la réalité en continuant à la réflexion.

Il n'y a apparemment que deux attitudes honnêtement possibles après avoir retourné le miroir. L'une est le doute radical, qui peut avoir ou pas une dimension cynique. Elle dit en bref : il n'y a rien derrière la pensée et son résultat, la culture ; ce n'est qu'un événement de surface sans signification sur les miroirs. Et l'on peut ajouter : aussi puis-je me servir des miroirs comme il me plaît. C'est, en fait, l'attitude de l'élite actuelle, de la prétendue « réaction éclairée ». L'autre attitude est un épicurisme hédoniste radical. Elle dit en bref : il n'y a rien derrière les événements qui passent sur la surface des miroirs, aussi peut-on seulement essayer d'en jouir le mieux possible sans réfléchir à leur sujet. C'est, en fait, l'attitude de ce qu'on appelle « la société de consommation », des masses. Toute autre attitude, scientifique, artistique et politique, paraît quelque peu malhonnête après qu'on a retourné les miroirs .

Mais quand on a dit cela, on éprouve deux sentiments étranges. Le premier confirme la sensation initiale que retourner le miroir est un « péché ». Que, d'une manière presque indicible, on n'est pas censé retourner les miroirs. Et par-dessus tout, que si l'on en a retourné un, on ne devrait pas réfléchir sur ce fait. Bien sûr, il s'agit d'un sentiment informulé, et on ne peut fournir aucune raison pour l'expliquer. Mais il est honnête de l'admettre. L'autre sentiment peut être décrit comme une sensation de « déjà vu », qu'il n'y a rien de nouveau dans le fait de retourner un miroir. En fait, on peut trouver au moins un parallèle à ces attitudes. Certains appelant cette situation « l'helléniste », dans laquelle le monde antique (l'Empire romain) finissait. Si nous regardons bien, nous pourrions trouver d'autres situations parallèles. Ce sentiment veut dire, en fait, qu'il semble qu'on a retourné les miroirs périodiquement tout au long de l'histoire, que ce qui semble si unique dans notre situation est en réalité représentatif de quelque chose, et que l'histoire ne se termine pas nécessairement quand elle arrive.

En suivant cette sorte de sentiment, une question se pose : retourner les miroirs est caractéristique de quoi ? La réponse est évidente, si nous prenons l'histoire pour modèle. Ils sont représentatifs de la fin d'une époque et du commencement d'une nouvelle. D'une pause, d'une « époque » au sens que Husserl

donnait à ce terme. Prenons la période grecque, par exemple. Tous les miroirs étaient retournés et jugés inutiles. On pensait que la base de toute réflexion (et de tous ses résultats) était le néant. Et tout l'édifice de la pensée et de la culture disparut par manque d'intérêt. Les miroirs tombèrent et se brisèrent après avoir été retournés. Mais grâce à ce néant, ce cynisme sceptique et cet épicurisme hédoniste, une nouvelle espèce de miroirs se matérialisa, avec une nouvelle espèce de dos (appelé la transcendance chrétienne) et une nouvelle sorte de culture (appelée la civilisation occidentale). Que cette nouvelle espèce de dos soit encore une sorte de nitrate d'argent, comme l'ancien, est une découverte récente sur laquelle Nietzsche a insisté.

En suivant cette sorte de sentiment, on connaît un moment de détente et l'on cesse de trembler. Mais ce soulagement ne résiste pas à l'examen. C'est bien de dire que nous sommes arrivés à un terme avec notre sagesse et que nous délaissions tous les miroirs, attendant que Godot nous en fournisse d'autres. Mais alors, rester assis et attendre n'est pas vraiment honnête. C'est un aspect du danger que l'on évoquait : avoir retourné le miroir et tenter de nier que l'autre côté soit complètement dénué d'intérêt. Quoique l'on doive admettre qu'une sorte de sentiment apocalyptique nous saisit,

ce sentiment ne fait pas valoir notre situation. Sans doute nos miroirs sont retournés. Nous devons admettre cela. Ce qui ne veut pas dire cependant que nous devons contempler, fascinés, l'autre côté des miroirs, ni regarder avec mépris leurs côtés reflétants. Cela signifie seulement qu'il faut admettre le fait que les miroirs sont des objets de notre environnement qu'on peut retourner. Il est facile de le dire mais moins facile de vivre avec ses conséquences. Cependant, nous devons apprendre à le faire. Sinon, les miroirs cesseront d'être nos objets et nous deviendrons des objets reflétés par les miroirs. Tel est un aspect de la tâche que la situation exige de nous, et un aspect du problème de savoir mener dignement sa vie face à l'absence de signification des objets. En ayant ce problème présent à l'esprit on se rend compte qu'il est bon, finalement de retourner quelquefois les miroirs.

VILEM FLUSSER¹

1. Cet article fait partie du livre « La force du quotidien » à paraître aux éditions Mame, en décembre 1973.